

MÉMOIRES  
D'UN  
PAYSAN BAS-BRETON<sup>1</sup>

— PREMIÈRE SÉRIE —

XII

CAPORAL

Nous retournâmes ensuite à la maison de l'Arménien pour un dîner qui fut encore meilleur que le souper de la veille, beaucoup trop bon pour moi, et qui dura trop longtemps. Moi qui avais l'habitude d'avaler mon repas en deux minutes, j'aurais eu beaucoup plus de plaisir à aller dîner avec un morceau de pain et du fromage, là-bas dans le torrent du Cédron. L'après-dîner, nous allâmes voir cette fameuse mosquée d'Omar qui est, au dire des amateurs, le plus beau monument de Jérusalem, bâti, dit-on, sur l'emplacement du grand temple de Salomon. Mais nous ne pouvions entrer dans ce temple de Mahomet où n'entrent que les vrais croyants. Cela m'était bien égal, du reste, puisque je savais que les mosquées sont complètement nues à l'intérieur, l'Éternel ayant dit à Moïse dans l'*Exode*, le *Lévitique* et le *Deutéronome* : « Tu ne feras

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1904, 1<sup>er</sup> et 15 janvier 1905.

point d'images taillées, ni aucune ressemblance des choses qui sont là-haut dans les cieux, ni ici-bas sur la terre, ni dans les eaux, ni sous terre. » J'aurais voulu voir, cependant, le fameux rocher à travers lequel Mahomet passa, dit-on, avec sa jument blanche. Nous traversâmes le mont Sion, où se trouve encore un grand couvent. Ensuite, nous allâmes du côté de ce fameux vallon de Josaphat, où nous devons venir tous un jour.

Mon camarade en avait vu assez de Jérusalem et, ma foi, moi aussi. Nous allâmes encore boire un litre de vin dans un hôtel, en attendant le souper. Nous causâmes beaucoup le soir, avec l'Arménien et ses fils, de ce que nous avons vu à Jérusalem, et même de ce que nous n'avions pas vu. Le lendemain, nous devions partir de bonne heure pour retourner d'une seule traite jusqu'à Jaffa. L'Arménien, qui nous avait sous sa responsabilité, devait venir lui-même nous conduire jusqu'au bateau à vapeur. Cette deuxième nuit fut pour moi plus calme que la première.

Le lendemain matin, nous étions debout avant le jour : après avoir pris un copieux déjeuner et avoir rempli nos poches de souvenirs de Jérusalem, nous remontâmes dans la curieuse carriole pouvant s'atteler des deux bouts. Au soleil levant, nous étions déjà loin de Jérusalem que j'avais quittée sans regrets.

J'ai vu bien des villes célèbres depuis ; mais d'aucune je n'ai gardé d'aussi tristes souvenirs : celui qui voudrait se faire chrétien ou rester dans cette religion, il ne faut pas qu'il aille à Jérusalem avec les yeux et les oreilles ouverts. Nous arrivâmes à Jaffa juste à temps pour prendre le bateau, et, trois jours après, nous nous retrouvions, en soldats, chez notre commandant, presque un jour avant l'expiration de notre permission. Mon camarade s'était chargé de lui transmettre les compliments de l'Arménien et de lui faire le récit du voyage, en affirmant, bien entendu, qu'il avait tout trouvé très chic à Jérusalem. A Constantinople, on nous apprit qu'il était né un petit prince en France et que nous avions un quart de vin à boire à sa santé.

Nous n'avions plus rien à faire maintenant. Mon camarade et moi, nous allions nous promener quelquefois très loin dans

les campagnes, derrière Constantinople. D'autres fois, nous allions sur le Bosphore voir passer les soldats français, anglais et piémontais, qui rentraient dans leurs pays.

Nous nous arrêtions pour voir les Turcs faire l'exercice : on essayait alors de les faire marcher à la manière des soldats français, en marquant la cadence et en comptant : *une, deusse, troisse, quatre*; les caporaux turcs disaient : *bir, iki, ütseh, dört*. Un jour, nous allâmes à la belle église de Sainte-Sophie, où les Grecs chantaient autrefois les louanges du Christ, mais où les musulmans chantent aujourd'hui les louanges d'Allah et de Mahomet, et où la nudité remplace les icones et les décors. Mais les Grecs conservent l'espoir d'y rentrer un jour : il y a une prophétie qui leur annonce ce fait et ce sera sous un sultan Mourad.

A la fin de mai, on nous prévint que les derniers soldats de Crimée venaient de passer; notre tour allait arriver, et en effet, dans les premiers jours de juin, nous embarquâmes sur un joli transport à vapeur, qui venait d'être baptisé du nom de *Prince-Impérial*, et qui ramenait les débris de la grande armée d'Orient; il y avait là de riches débris, car nous avions à bord tous les officiers supérieurs et médecins-majors de Constantinople, avec de riches fournisseurs civils. S'il y avait eu à ce bord des faiseurs de prophéties, ils n'auraient pas manqué d'en tirer de mauvais présages pour le petit prince dont le nom était écrit en grandes lettres d'or sur la poupe, car peu s'en fallut que le bateau ne restât au fond de la Méditerranée avec sa cargaison. J'ai traversé plusieurs fois la Méditerranée et deux fois l'Océan, mais jamais je n'ai été si près d'être englouti, et cela au dire de vieux marins qui se trouvaient avec nous.

Après vingt-quatre heures environ de cette danse macabre, le calme revint. On vit alors sortir des flancs du navire, où ils avaient dû passer de tristes quarts d'heure, tous ces messieurs de la finance, avec des figures plus ou moins décomposées : ils venaient remercier l'officier de la passerelle qui leur avait sauvé la vie. Une heure après, on entendait les soldats chanter sur le pont : *Vers les rives de France, voguons doucement !* etc. Notre navire ayant repris sa physionomie et sa marche ordinaires filait, comme disaient les chanteurs.

vers les « rivages chéris ». Un soir, enfin, nous passions près de Toulon et dans la nuit nous jetions l'ancre dans le port de Marseille, où nous débarquions le lendemain matin, 15 juin.

J'ai déjà dit que je ne citerais des dates et des noms propres que lorsque je serais certain de ne pas me tromper. Ici, je ne puis me tromper, puisque cette date figure sur mes états de service. Nous dûmes rester plusieurs jours à Marseille. Mon régiment, que je n'avais pas vu depuis le mois de novembre 1855, était alors à Montélimar, où j'arrivai dans les premiers jours de juillet. En arrivant dans ma compagnie, je ne connaissais plus personne. Tous mes camarades avaient disparu : les officiers, sous-officiers et caporaux étaient tous changés, excepté le capitaine Lamy. J'arrivai là à peu près comme autrefois à Lorient, inconnu de tout le monde et ayant tout l'air d'une nouvelle recrue ; grâce au bon temps que j'avais eu à Constantinople et à la bonne nourriture, j'avais même l'air plus jeune que quand j'arrivai à Lorient. Deux jours après, mes nouveaux camarades furent bien étonnés de me voir attacher sur ma tunique la médaille que la reine d'Angleterre avait donnée à tous les Français qui étaient arrivés en Crimée avant la prise de Sébastopol. Elle était rare, cette médaille, dans notre régiment qui avait cependant fait toute la campagne depuis le commencement jusqu'à la fin : de tous ceux qui étaient partis, il n'en restait plus guère. Ceux qui le composaient maintenant étaient presque tous arrivés en Crimée après la prise de Sébastopol ou c'étaient de jeunes recrues du dépôt.

A la fin d'août, après avoir passé l'inspection générale, ma compagnie, toujours la 2<sup>e</sup> du 3, était désignée avec la 1<sup>re</sup> pour aller occuper la petite garnison de Privas. Là, nous n'avions pas grand'chose à faire, du moins les simples soldats, mais il n'en était pas de même des sous-officiers, caporaux et élèves. Le général inspecteur avait fait de grands éloges au régiment, en lui rappelant ses belles campagnes d'Afrique et de Crimée ; mais il n'avait pas fait compliment aux officiers, sous-officiers et caporaux sur leur instruction théorique et pratique. De ce mécontentement, on peut penser que le

colonel en ressentit tout le poids comme chef de corps; aussi cette inspection générale, qui devait accorder à tout le monde un peu de repos, fut-elle pour nos sous-officiers, caporaux et élèves une grande reprise du travail, et du travail le plus pénible et le plus ennuyeux. Il n'y avait rien, en effet, qui causât plus d'ennui et de tracas à nos sous-officiers et caporaux que la théorie récitative, si ce n'était la théorie pratique sur le terrain, en présence d'officiers supérieurs. Cette chose-là m'a toujours étonné au régiment, de voir des hommes accepter des grades, des fonctions ou des emplois sans avoir les notions les plus élémentaires des droits et devoirs inhérents à ces grades et fonctions.

Nos caporaux, qui auraient dû être dans leurs chambrées comme de bons chefs d'atelier, enseignant et donnant de bons exemples d'ordre et de discipline, étaient au contraire, très souvent, les premiers à donner l'exemple du désordre et de l'indiscipline. Pourquoi? Parce qu'ils ne savaient rien de leur métier; ils étaient souvent punis pour ne pas savoir leur théorie et les règlements les concernant; ils tempêtaient alors contre ces règlements, contre la discipline, contre leurs supérieurs qui voulaient les forcer à apprendre des choses impossibles, absurdes et désagréables. Ils croyaient sans doute que les galons étaient faits tout simplement pour donner plus de solde, pour glorifier et honorer ceux qui étaient appelés à les porter.

Je n'ai connu qu'un seul individu, un Corse, qui connût bien ses devoirs et ses droits de caporal et de sergent, et qui sût s'y maintenir. Celui-là était un bon père de famille, enseignant, dirigeant et corrigeant ses enfants avec connaissance, autorité et justice. Je puis citer son nom sans risquer de me tromper: il s'appelait Orticoni. Ah! si tous les gradés, y compris les officiers, eussent connu leurs droits et leurs devoirs comme celui-là et eussent su s'y conformer, les choses auraient bien mieux marché! Nous n'aurions pas eu tant d'hommes dans les prisons, les cachots, les compagnies de discipline et les travaux forcés, tant d'honnêtes familles plongées dans le désespoir et dans le deuil! Mais, hélas! nos gradés d'alors ne savaient commander qu'avec brutalité, grossièreté, colère et souvent haine ou vengeance. J'ai vu plus

d'un soldat s'en aller mourir à Cayenne ou au Sénégal, ou même, ce qui était plus terrible encore, tomber sur le terrain, de douze balles françaises, — des hommes perdus pour l'armée, pour la France et pour leurs familles, des hommes qui auraient pu être de très bons, d'excellents sujets, s'ils avaient été commandés et dirigés par des chefs comme mon ami Orliconi.

Ce fut de Privas que je me hasardai d'écrire chez moi pour la première fois depuis mon départ. J'y avais déjà songé dans différentes circonstances, mais je remettais toujours la chose, voulant, avant d'écrire une lettre, pouvoir y mettre un peu de français et une écriture un tant soit peu lisible. On reçut et comprit ma lettre, mais la réponse fut bien triste : mon père était mort, et ma mère se trouvait dans une misère profonde. Je venais de toucher le décompte de ma masse individuelle, en tout dix francs que j'avais économisés en réparant mes chemises, caleçons et souliers : je m'empressai de les expédier à ma mère. Quelque temps après, je reçus une autre lettre m'annonçant qu'elle était morte. C'est bien là ce que je pensais le jour où, des hauteurs de Kergonan, j'adressais, les larmes aux yeux, mes derniers adieux à l'église et au cimetière d'Ergué-Gabéric, où ils reposent maintenant tous deux après une longue vie de travail et de misère. J'avais cependant le droit d'être aussi fier de ces parents, morts de faim après une longue vie de labeur, que ceux qui sont fiers de parents morts de pléthore, après une vie oisive et inutile, n'ayant marqué leur passage dans ce monde que, comme Lucullus et Héliogabale, par leur égoïsme et leur goinfrerie.

A Privas, je cherchais toujours les moyens de m'instruire. J'allais souvent écouter le prédicateur protestant, dont le temple était à côté de notre caserne. Ce bon ministre, me prenant pour un coréligionnaire ou un néophyte, voulut bien me faire cadeau d'une bible et des évangiles en deux petits volumes, qui pouvaient être facilement dissimulés. Je le remerciai avec effusion en promettant d'en faire bon usage. Je lisais et relisais ces deux petits volumes presque tous les jours, ne trouvant rien de mieux à lire, sinon la théorie de mon caporal, que je savais, du reste, toute par cœur mieux

que lui : le malheureux ne pouvait en apprendre deux pages qu'en oubliant deux autres. Je ne dirai pas ici les profits que j'ai tirés de ces deux petits volumes précieux et sacrés, puisque je compte écrire tout ça plus tard. Les savants assurent qu'il n'y a pas d'effet sans cause. Alors, je dois attribuer au pasteur protestant de Privas un changement dans mon existence, produit par le cadeau qu'il me fit.

En effet, un jour, j'étais étendu sur mon lit, en train de lire le passage de la mer Rouge par les Hébreux, lorsque le fourrier vint demander mon livret pour quelque petite rectification ; me voyant un livre à la main, il me dit :

— Tiens ! vous savez donc lire, vous ?

— Un peu, fourrier.

— Cependant, votre livret porte que vous ne savez ni lire ni écrire.

— J'ai appris ça depuis mon arrivée au corps.

— Chez les Turcs, alors, car ailleurs ça ne vous a pas été possible.

— Un peu partout.

Mais mon camarade de lit, qui était là et à qui je venais d'expliquer l'histoire épouvantable de Loth et de Sodome, alla plus loin que moi et beaucoup plus loin que je n'aurais voulu :

— Bien sûr que oui, dit-il, qu'il sait lire et écrire, aussi bien et mieux que le caporal, et il sait toute la théorie par cœur et bien d'autres choses encore.

— Ah ! oui ! répondit le fourrier en s'en allant, nous allons voir ça.

Le fourrier parti, ce que j'« engueulai » mon camarade pour avoir eu la langue trop longue, lui qui pensait me faire du bien !

Le fourrier ne manqua pas de dire la chose au sergent-major, et le sergent au capitaine qui me fit appeler chez lui et, après s'être assuré des faits qu'on lui avait racontés sur moi, il voulut tout de suite me porter sur le tableau d'avancement en qualité de candidat au caporalat. J'eus beau protester de mon ignorance de la langue française, de mon écriture défectueuse, de ma jeunesse, de mon inexpérience : tout fut inutile. Il fit faire immédiatement un état supplémentaire d'élèves-caporaux qu'il expédia au colonel après y avoir

ajouté de sa main des notes particulières me concernant. Je me consolai en pensant que j'aurais le temps de me fortifier et de réfléchir avant que mon tour arrivât, car on n'avancait pas vite dans ce temps-là. Les officiers sortaient presque tous de Saint-Cyr : donc pas de places pour les sous-officiers, excepté quelquefois en temps de guerre et pour action d'éclat. Les sous-officiers eux-mêmes, presque tous des gens sans fortune et sans avenir, une fois attrapé ce grade, qui était pour eux une véritable position sociale, y restaient jusqu'à leur retraite : donc pas de places pour les caporaux. Les caporaux à leur tour, après sept ans de service et plusieurs années de grade, rengageaient dans l'espoir de passer sous-officiers : donc pas de places pour les élèves-caporaux, lesquels souffraient souvent pendant plusieurs années les mêmes ennuis et les mêmes désagréments que les caporaux sans en toucher la solde.

Je comptais donc avoir le temps de m'initier dans « l'art de gouverner une tribu » ou escouade ; quelle ne fut pas ma surprise et l'étonnement de toute la compagnie lorsque le sergent vint, quatre jours après mon entretien avec le capitaine, m'annoncer que j'étais nommé caporal à la 6<sup>e</sup> compagnie du 2<sup>e</sup> bataillon à Montélimar !

— Voici des galons, dit-il, faites-les coudre tout de suite et allez chez le capitaine, qui vous demande.

A cette annonce, tout le monde dans ma chambrée était resté « bleu », les élèves caporaux plus que les autres, et moi plus que tout le monde. Le capitaine seul ne fut pas surpris ; il me dit, quand j'arrivai chez lui avec mes galons :

— Je savais bien que vous n'auriez pas attendu longtemps. Voici dix francs pour arroser vos galons, car je sais que vous n'êtes pas riche et que vous avez envoyé, il y a quelques jours seulement, toutes vos économies à votre vieille mère.

A ces mots, des larmes me vinrent aux yeux, et, en prenant machinalement les dix francs, je ne pus que balbutier quelques mots de remerciement inintelligibles : le capitaine me serra la main et je sortis en pleurant, comme un enfant qui vient de faire ses adieux suprêmes à une mère adorée.

Le lendemain matin, j'étais de bonne heure, sac au dos, sur



la route de Montélimar. J'avais deux jours pour m'y rendre. Tout le long de la route, je repassai ma théorie et les devoirs du caporal, de peur de me tromper lorsque je serais appelé à les réciter devant l'adjudant de mon bataillon, car ce serait là, sans doute, les premières choses sur lesquelles on m'attaquerait en arrivant. Cela ne manqua pas. Le bruit avait couru tout le régiment qu'un certain Déguignet, qui n'était même pas élève-caporal, venait d'être nommé presque de force, grâce à ses connaissances théoriques.

Le lendemain de mon arrivée, quoique ce ne fût pas jour de théorie, l'adjudant me fit appeler. Il me questionna sur tous les points de la théorie et sur les devoirs du caporal, en France comme en campagne; je répondis à toutes ses questions. Il me dit alors qu'on ne l'avait pas trompé sur mon compte et que, désormais, je pouvais m'abstenir d'aller à la théorie récitative, sauf lorsque je serais particulièrement appelé. Me voilà donc, dès le premier jour, débarrassé du plus grand ennui et du plus grand embarras des caporaux. C'était beaucoup. Bien des collègues auraient payé cher pour en arriver là. Cependant, je trouvai qu'il m'en restait encore assez à faire.

Le premier dimanche de mon arrivée dans ma nouvelle compagnie, je vois presque tous les caporaux punis, quelques-uns, il est vrai, pour leur théorie; mais il y en avait aussi pour manque de surveillance dans leur escouade, un autre pour son service de semaine. C'était surtout cette fameuse « semaine », le cauchemar de tous les gradés, qui me trottait alors dans la tête: il était rare, en ce temps, qu'un caporal se retirât de sa semaine sans punitions, souvent plus de jours de punitions que de jours dans la semaine, car un caporal de semaine était alors le chien courant de tout le monde: souvent on l'appelait en deux endroits à la fois, sinon en trois. Pendant que vous étiez retenu par le sergent de garde de la police pour les hommes de corvée du quartier, le vaguemestre vous portait quatre jours de consigne pour avoir manqué à la distribution des lettres et *vice versa*. Je fus assez heureux, cependant, dans ma première semaine; je m'en tirai sans punition. Dans mon escouade, j'avais affaire à de vieux soldats qui connaissaient à peu près leur métier.

## XIII

## AUX VOLTIGEURS

Nous ne devons plus rester longtemps à Montélimar ; notre régiment était désigné pour aller à Lyon. Notre bataillon devait quitter le premier et s'arrêter une quinzaine de jours à Valence. J'ai déjà dit ce qu'était la garnison de Lyon sous le fameux Castellane ; je n'ai donc pas à le répéter ici. Nous arrivâmes à Lyon en juin 1857. J'avais été nommé caporal le 7 mars. A la fin de cette année, j'étais encore le plus jeune caporal de ma compagnie, sinon même de tout le bataillon. Grande fut donc ma surprise, et aussi ma joie, lorsqu'on vint m'annoncer, le 1<sup>er</sup> janvier 1858, que j'étais nommé caporal de voltigeurs.

Pour comprendre la joie que j'éprouvai à cette nouvelle, il faut savoir ce qu'étaient les voltigeurs et les grenadiers, qu'on appelait aussi les compagnies d'élite. Dans ces compagnies, il n'entrait que des hommes choisis parmi les soldats accomplis, des hommes d'une propreté et d'une conduite exemplaires, d'une constitution physique irréprochable, bons marcheurs et bons tireurs. Tous les soldats qui ne pouvaient ou qui n'avaient pas l'espoir d'arriver à un grade n'aspiraient qu'à la grenade du grenadier ou au cor de chasse du voltigeur ; c'était leur bâton de maréchal, et c'était beaucoup : ils étaient là exempts de beaucoup de corvées, et des plus pénibles ; ils ne montaient la garde que dans les postes d'honneur ou parfois dans des postes payés ; ils touchaient double solde, avaient une plus belle tenue et une meilleure nourriture. Les sous-officiers et caporaux dans ces compagnies étaient sans embarras, du moins pour leurs hommes, ceux-ci étant des hommes de choix, connaissant bien leur métier et leurs devoirs. Dans les compagnies du centre, — ainsi nommées parce qu'elles étaient encadrées entre les grenadiers et les voltigeurs, — lorsqu'un homme se trouvait en défaut, on ne s'en prenait pas à lui ; c'était à son caporal d'escouade, et ces malheureux caporaux d'escouades étaient souvent obligés

de subir des punitions pour de tristes brutes, des « saligauds » ou des braillards incorrigibles.

Je fus donc bien heureux, le 1<sup>er</sup> janvier 1858, en recevant cette surprenante nouvelle que j'étais nommé caporal aux voltigeurs du 1<sup>er</sup> bataillon. Je faisais, il est vrai, beaucoup de jaloux et de mécontents. On disait même que je devais avoir quelque haute protection. J'avais pour protections ma bonne conduite et la connaissance de tous mes devoirs, auxquels je n'avais jamais failli depuis que j'étais caporal. Oui, je fus réellement heureux ce jour-là. Il n'a jamais fallu beaucoup de choses, du reste, pour me rendre heureux : souvent une poignée de main, un sourire, un mot d'affection, d'encouragement, m'ont fait pleurer de joie. Ah ! si, en ce moment-là, j'eusse trouvé quelqu'un comme mon jeune ami de Kamiech pour m'apprendre le français et les sciences utiles, indispensables à tout homme qui est venu au monde sans la fortune ! J'aurais été alors facile à pousser n'importe dans quelle direction ! Comme j'aurais été heureux de travailler sous un maître qui m'aurait donné quelques bonnes leçons et quelques bons principes ! Mais, hélas ! je n'en trouvai pas : mes collègues n'étaient guère plus avancés que moi en arts et en sciences. Des livres ? il ne fallait pas en parler ; ils étaient hors de prix, et même on n'en trouvait pas, du moins de ceux que j'aurais voulu avoir. Il manquait donc quelque chose à mon bonheur, et c'était justement la chose après laquelle je courais le plus : le savoir.

Dans la nuit du 14 février, si je ne me trompe, lorsque tout le monde était déjà couché, nous entendîmes sonner doucement et lugubrement la générale. Il n'y avait là rien de nouveau pour nous ; nous pensions simplement à une nouvelle folie ou à une lubie du vieux bossu de Castellane. Mais au moment où nous étions à faire nos sacs pour partir au galop comme d'habitude, un sergent vint nous dire : « Laissez vos sacs, prenez vos armes seulement et vos cartouches à balles. » Sortir en armes sans sac ! Mais jamais on n'avait vu ça à Lyon sous Castellane ! Et les cartouches à balles ! Mais qu'est-ce qu'il y avait donc ? Nous étions alors dans la caserne de Serein, sur le bord de la Saône. Quand nous fûmes descendus sur le quai, on nous dit de préparer nos cartouches

pour charger les armes, puis on se mit en route, en se dirigeant vers le centre de la ville. Je voyais partout du monde aux fenêtres sans lumière. Je voyais aussi des civils groupés dans les ruelles, et d'autres qui filaient comme des ombres le long des murs.

Nous arrivâmes sur la place Bellecour; elle était remplie de civils qui s'éloignèrent pour nous faire place. On entendait de tous côtés de sourds murmures et même des cris de : *Vive la République!* C'était donc une révolution qui venait d'éclater subitement? Dans nos rangs, toutes sortes de propos couraient. J'étais le dernier de ma compagnie de voltigeurs et, par conséquent, du bataillon; je me trouvais hors des rangs. Piqué par la curiosité autant que par la gravité de la situation, je fis quelques pas en arrière, comme si je voulais faire éloigner quelques civils qui se trouvaient là, et vivement je demandai à l'un d'eux ce qu'il y avait de nouveau; il me répondit à voix basse, mais très intelligiblement : « L'empereur est assassiné. »

Nous restâmes sur la place plus de deux heures, pendant que d'autres bataillons stationnaient ailleurs ou parcouraient la ville, l'arme sur l'épaule droite et baïonnette au canon. Le lendemain, tout le monde sut l'événement par une dépêche envoyée dans la nuit et affichée partout. L'empereur avait manqué, en effet, d'être assassiné le soir, en allant à l'Opéra, par la bombe du fameux Orsini : plusieurs hommes de son escorte avaient été tués ou blessés, et la voiture impériale avait été renversée et brisée, mais « grâce à la Providence », l'empereur n'avait eu aucun mal. La France pouvait toujours crier : *Vive l'empereur!* et dormir en paix. Les assassins avaient été arrêtés.

Deux mois environ après cet événement, nous quittions encore Lyon pour nous rendre au camp de Châlons. Ce fut au camp de Châlons que j'eus l'honneur de voir pour la première fois Leurs Majestés Impériales. Elles arrivèrent au camp, au moment où les grandes manœuvres se terminaient : Elles rentraient de leur voyage dans l'ouest, où l'empereur était allé prouver aux Normands et aux Bretons qu'il n'avait pas été assassiné par Orsini, comme beaucoup de gens persistaient à le croire, et pour leur faire voir aussi qu'il avait doté la France

d'une belle impératrice. Cette aimable dame venait, seule, se promener dans nos camps, habillée comme une simple bourgeoise ; elle allait jusque dans les cuisines goûter la soupe.

Mais nous n'eûmes pas, quant à notre compagnie, de quoi être très satisfaits de ces Majestés Impériales. La dernière revue, qui terminait les manœuvres, eut lieu un dimanche. Après avoir passé toute la journée sac au dos, à peine nous donna-t-on le temps de manger notre soupe, qu'il fallut remettre le sac sur le dos et partir pour Reims, où nous devions former la haie autour de Leurs Majestés le lendemain. Nous arrivâmes vers minuit à Reims, et fûmes obligés de camper au milieu de la cour de la caserne. Nous avons passé le long de la route sous plusieurs arcs de triomphe ; mais ils ne nous avaient pas empêché d'avoir mal aux pieds et aux épaules, ni d'avoir nos chemises trempées, quoique la nuit fût assez fraîche. Heureusement, les cantinières de la caserne furent autorisées à nous ouvrir leurs portes, ce qui nous permit de casser une croûte en buvant quelques petits verres pour attendre le jour.

Nous devions vivre, pendant notre séjour à Reims, avec notre solde de route ; mais cela était bien difficile ; on ne trouvait rien à manger : les boulangeries, les charcuteries, boucheries et tous autres dépôts de comestibles, avaient été pris d'assaut et complètement dévalisés par les gens des campagnes, venus au moins de dix lieues à la ronde pour tâcher de voir la figure de leurs souverains. Nous fûmes obligés de nous arranger avec les soldats de la garnison pour avoir à manger. Nous ne restions pas, du reste, beaucoup de temps à table : nous étions presque jour et nuit sous les armes, soit que Leurs Majestés allassent à la cathédrale, ou voir quelque grand atelier, ou passer une revue ; soit qu'elles allassent dîner chez le maire et danser chez le préfet. Elles ne pouvaient faire un pas sans que nous fussions sur leur passage pour faire la haie et tenir à distance les curieux et les plaignants.

Mon jeune caporal de Kamiech n'avait pas eu le temps de me donner l'instruction qu'il aurait bien voulu me donner et que je désirais si ardemment, du moins m'avait-il donné l'idée de la réflexion. Donc, pendant que je me promenais

dans la ville de Reims, l'arme sur l'épaule droite ou l'arme au bras, je songeais à tous les rois qui avaient déjà passé par là. Je ne finirais pas si je voulais raconter toutes les réflexions que je fis pendant les longues cérémonies auxquelles nous assistâmes durant quarante-huit heures. Ce que j'aurais voulu voir, c'est la petite fiole qu'on appelle la Sainte Ampoule. Je me trouvais à la porte de la cathédrale, mais j'eus beau me hausser sur « mes pieds de derrière » : je ne pus rien voir; les personnages qui se trouvaient devant moi étaient, tous, deux fois grands et moi j'étais deux fois petit.

Le soir du bal à la préfecture, j'étais mieux placé pour voir ces dames et tous ces grands personnages valser, polker et faire des chassés-croisés. Je n'avais pas le ventre trop plein ni trop à l'aise. Cependant j'eus encore un instant pitié d'un bonhomme écharpé et décoré sur toutes les coutures, mais dont la tête était entièrement dépourvue d'ornements capillaires : il essayait de faire quelques gambades et des entrechats devant la belle impératrice dont les bras, les épaules et la poitrine nus, et le diadème, et le collier, et les bracelets, et la ceinture de diamant devaient le rendre fou et aveugle, à tel point qu'il ne savait plus où mettre ses pieds, ses mains, ni probablement sa pauvre langue, qui devait être paralysée devant les charmes éblouissants de sa belle danseuse et souveraine. Je m'attendais à chaque instant à le voir danser à quatre pattes, tellement il baissait la partie supérieure de son corps vers la terre. Je ne pus même m'empêcher d'avoir l'idée saugrenue que sa cavalière n'aurait pas beaucoup de peine à lui passer la jambe par-dessus la tête, comme cela se pratiquait alors dans certains bals publics.

Je songeais là, tout en exerçant la surveillance et gardant la consigne qui m'avait été donnée, à la terrible bombe d'Orsini. Si quelque autre était venu tout à coup à la porte et, sous prétexte de chercher sa carte d'entrée, eût tiré une bombe de sa poche et l'eût jetée au milieu du bal, quel ravage elle aurait pu faire, non parmi les hommes, dont la plupart étaient déjà hors service ou prêts à l'être, mais parmi les femmes et surtout les jeunes filles, qui étaient toutes de la fine fleur des Rémoises et dont plusieurs égalaient leur souveraine en charmes et en beauté !

Le lendemain de cette soirée féerique, nous retournâmes au camp. Une bonne nouvelle nous y attendait : le régiment était désigné pour aller à Paris. En effet, trois jours après, nous nous mîmes en route pour la capitale, en passant par Épernay, le pays du grand champagne, et par Provins, le pays des belles roses. Je ne crois pas qu'il y eut dans tout le régiment un homme qui éprouvât autant de plaisir que moi d'aller à Paris. Nous entrâmes dans la capitale par la barrière de Fontainebleau et allâmes prendre possession de la vieille caserne Popincourt, dans le faubourg Saint-Antoine.

En arrivant à Paris, je n'avais qu'une préoccupation, c'était de voir toutes les belles choses dont j'avais entendu parler. Puisque je ne trouvais plus de maître ni de livres pour m'instruire, je pourrais y suppléer par la vue des monuments conçus par les hommes de science de tous les temps et de tous les pays, créés, fabriqués, édifiés, tournés, ciselés, peints et polis par les mains des artistes ou artisans depuis que le genre humain a commencé à se servir de ses mains et de son intelligence pour ses besoins matériels et intellectuels.

Pour qui veut connaître les progrès accomplis par notre espèce à travers les âges, depuis le jour où elle saisit la première pierre pour la dégrossir avec une autre pierre, il n'y a qu'à aller au Musée ou Conservatoire des Arts et Métiers, avec un guide à la main, de l'idée et de l'intention dans la tête. Il pourrait aussi, et dans les mêmes conditions, aller au Musée de Marine, où il assistera au développement des progrès de l'art nautique, depuis le premier tronc d'arbre qui servit à l'homme pour s'aventurer sur l'élément liquide jusqu'aux gigantesques Léviathans modernes. S'il veut connaître l'histoire de France, il n'a qu'à aller aux Musées de Cluny, du Luxembourg et de Versailles. Voudrait-il apprendre l'histoire naturelle, la zoologie, la botanique, la minéralogie et toutes leurs dépendances ? Il suffit d'aller au Jardin des Plantes et au Jardin d'Acclimatation. Enfin veut-il connaître la vie et les mœurs des sociétés qu'il ne connaît que de nom, il n'a qu'à aller au théâtre : là, il pourra voir comment on vit dans toutes les sociétés, depuis les plus hautes, les plus raffinées, jusqu'aux plus basses et aux plus dégradées, ou s'il ne croit pas à la réalité des choses du théâtre, il n'aurait qu'à aller,

en sortant de dîner chez une famille honnête et vertueuse, dans certaines tavernes que j'ai connues à Belleville et à Ménilmontant.

Voilà, à mon avis, des moyens faciles et peu coûteux de s'instruire, pourvu que l'on ait dans sa cervelle un certain nombre de casiers pour emmagasiner tout ce que l'on voit et qu'on entend. On peut apprendre ainsi plus facilement et plus promptement qu'en compulsant des centaines ou des milliers d'écrits contradictoires et souvent inintelligibles pour le commun des mortels. C'est de cette façon que je m'instruisis pendant le court, trop court séjour que j'ai fait à Paris. Toutes les fois que j'avais une heure à dépenser en dehors du service, l'allais dans un musée quelconque, parfois même à la Sorbonne où, malheureusement, mon ignorance ne me permettait pas de comprendre les grandes conférences et les grands discours qu'on faisait.

J'allais aussi très souvent au théâtre. A Paris, nous jouissions de grands avantages de ce côté. Nous n'étions pas obligés de faire « queue » comme les civils, lesquels souvent, pour assister à une représentation extraordinaire, étaient obligés de rester des heures entières sous la pluie ou la neige, rangés par les agents de police les uns derrière les autres. Nous n'avions, nous, qu'à arriver dix minutes avant l'ouverture des bureaux : on nous faisait entrer aussitôt et nous avions droit de choisir nos places, au parterre bien entendu. Le prix pour nous, dans tous les grands théâtres, était invariablement de vingt sous. Nous ne pouvions avoir de permission de théâtre que le dimanche ; pour obtenir cette permission, il fallait n'avoir encouru aucune punition dans la semaine.

Nous avions à Paris certains services payés. Nous en avions un notamment pour les sous-officiers et caporaux d'élite, qui consistait à aller le dimanche soir, avec nos fusils en bandoulière, deux à deux, un sous-officier et un caporal, soit dans certains bals de barrière, soit dans des maisons portant comme enseigne des lanternes de couleurs et de gros numéros rouges. Les sergents-majors même étaient admis à faire cette espèce de police de mœurs. Là, on se rencontrait avec des hommes à chapeaux hauts, gants et lunettes, des



hommes à longues blouses blanches, des hommes habillés en femmes et, parfois, des femmes habillées en hommes, avec de fausses barbes et de faux cheveux. Tout cela était de la police secrète. Il y avait à se méfier de tous ces gens-là. Il fallait savoir tourner sa langue ou se taire devant eux.

Je me suis trouvé assez souvent de garde au poste de l'Opéra, où l'on avait aussi affaire à la police de sûreté, et surtout à la police des mœurs. Il y avait dans ce poste un local spécial pour les femmes prises en flagrant délit de racolage : autour de l'Opéra, ces femmes étaient toujours sûres d'être prises, car si elles ne trouvaient pas de comte, de marquis ou de prince pour les emmener dans leurs voitures, elles trouvaient la police pour les conduire au poste. La première fois que je me trouvai de garde dans ce poste, je fus étonné de voir un homme, en blouse blanche et casquette, menant ou plutôt traînant par le bras une dame qu'on aurait prise pour la reine de Saba, toute couverte de fleurs, de soie et d'or ; en entrant au poste, ce monsieur me dit :

— Caporal, coffrez-moi ce trumeau-là.

Je restai tout ébahi autant qu'ébloui. Je fus obligé de demander à ce monsieur pour quel motif et par quel ordre je devais mettre cette reine au violon. Aussitôt il releva sa grande blouse et me fit voir ses insignes d'agent de la police des mœurs, dont nous avons un duplicata au poste. Je pris alors les clefs et dis au « trumeau » :

— Madame, veuillez me suivre.

Elle voulait regimber et demandait à s'expliquer, mais l'agent dit aux hommes du poste :

— Allez, poussez-moi ce fumier-là dans le trou.

Il fallut qu'elle y entrât. Il paraît que, pour ma première garde à ce poste, je me trouvais dans un jour de pêche fructueuse, car on en ramena comme ça une demi-douzaine dans la soirée, toutes à peu près comme la première, étincelantes de fleurs, de soie et de pierreries. Les agents qui nous les amenaient les traitaient de « fumier ». Ce fumier était dissimulé sous une belle couverture. J'avais d'abord une certaine pitié pour ces femmes dont quelques-unes étaient toutes jeunes encore et avaient l'air d'avoir des larmes aux yeux en entrant. Mais lorsque les agents furent partis, après les avoir

un peu interrogées et pris leurs noms, et que la nuit fut déjà avancée, tout changea. Il fallait entendre les belles conversations et les jolis chants qui sortaient à travers le grillage de ce pandémonium féminin, chants et conversations qu'on n'entendait que dans les plus basses tavernes ou dans les maisons à gros numéros rouges. Je fus désillusionné, et ma pitié se changea presque en dégoût.

Qui étaient donc toutes ces femmes-là, habillées en marquises et en princesses? Je le sus bientôt. C'étaient, pour la plupart, des femmes « en cartes », qui étaient autorisées à exercer « la profession », mais seulement dans leurs chambres particulières. Mais, quand les clients n'allaient pas chez elles, elles étaient bien obligées d'aller les chercher. Or, il n'y avait pas meilleure place que les environs des théâtres, et surtout du théâtre de l'Opéra. Là, elles trouvaient de grands et de bons clients, ayant chevaux et voitures et le gousset garni de louis d'or. Cependant, j'ai entendu raconter là de tristes histoires. Il venait parfois des jeunes filles que la misère seule avait poussées à la prostitution, d'autres y avaient été jetées par leurs propres parents qui les exploitaient... On peut, à Paris, s'instruire sur toutes les conditions sociales de l'humanité, et de près et sur le vif.

Au commencement de 1859, vint à Paris un individu se disant philanthrope, et qui avait fait, disait-il, un livre avec lequel un homme, même complètement illettré, pouvait tout apprendre, depuis l'*a b c* jusqu'aux plus hautes mathématiques. Il passait dans les casernes et faisait descendre tous les soldats dans la cour et leur faisait un long discours au sujet de son incomparable livre, qui contenait une méthode merveilleuse pour tout apprendre sans maître, et cela presque pour rien, car son livre, qui renfermait la matière de plus de dix volumes, il le donnait aux soldats et aux marins, dans un but philanthropique, pour la modique somme de cinq francs payable par petites fractions de vingt-cinq centimes par prêt : c'était pour rien. Comment pouvait-on refuser une si grande merveille? J'en pris un, bien entendu, et beaucoup d'autres firent comme moi, même parmi ceux qui ne savaient pas les premières lettres de l'alphabet. Il y avait alors dans notre compagnie un nouveau caporal qui avait été cassé du grade de

sergent-major; il avait reçu, me disait-il, une forte instruction; il prit un volume qu'il se mit à parcourir aussitôt; mais le soir il vint me trouver et me dit :

— Eh bien, es-tu content de ton livre?

— Ma foi, je ne sais pas trop. Il y a beaucoup de choses dessus, toujours.

— Beaucoup d'imbécillités, me répondit-il; ce fameux J. R... est un farceur, un charlatan; il nous a volé à chacun cinq francs; celui qui veut me donner cinquante centimes, je lui donne le mien.

En effet, tous ceux qui savaient quelque chose étaient d'accord pour crier au charlatan, au voleur, et le lendemain le livre était offert pour une goutte : beaucoup avaient déjà commencé de s'en servir pour allumer leurs pipes ou pour tout autre service.

#### XIV

##### LA GUERRE D'ITALIE

Au commencement de 1859 aussi, il était beaucoup question de guerre. Le caporal dont j'ai parlé, l'ex-sergent-major, qui était presque un savant, s'intéressait aux choses de la politique. Il était riche de chez lui et allait souvent dans les grands cafés, où il voyait les journaux. Celui-là m'assurait, vers le milieu du mois de mars, que la guerre était imminente entre l'Autriche et le Piémont, et que la France ne pouvait manquer d'intervenir en faveur du Piémont, notre allié, qui nous avait donné un bon coup de main en Crimée. Dans les premiers jours d'avril, toute l'armée de Paris était convoquée au Champ de Mars pour une grande revue de l'empereur; on disait que c'était la revue de départ.

Notre régiment était alors au fort d'Ivry. Il y avait là un aumônier, qui invitait les soldats catholiques à faire leurs Pâques. Je n'avais pas encore renoncé à la religion, quoique les charlataneries que j'avais vues à Jérusalem m'en eussent presque dégoûté. Cet aumônier, qui avait l'air d'un vieux

bonhomme, avait sa chapelle dans une casemate, au fond du fort.

Un soir après la soupe, j'allai me promener de ce côté; je voyais beaucoup de soldats entrer et sortir de la chapelle. J'entrai aussi, avec un sentiment partagé entre la piété et la curiosité: plus de curiosité que de piété, je crois. Je pris un livre et me cachai dans un coin, et lorsque tout le monde fut parti, j'entrai dans le confessionnal. Je racontai brièvement mon histoire et mon voyage à Jérusalem, où j'avais vu les choses tout au contraire des pèlerins.

L'aumônier commença par me taxer d'impiété; il me dit que je n'avais pas le sens commun, que j'étais possédé par le démon de l'orgueil et de la vanité, que de plus grands esprits que moi avaient vu Jérusalem et y avaient vu les choses telles qu'elles sont et telles qu'elles doivent être suivant l'esprit des Écritures. Puis il me noya sous un déluge de phraséologie, et finit par me dire que nous allions bientôt partir pour la guerre, que l'homme était mortel et que, sur le champ de bataille, cette mort pouvait arriver instantanément, sans vous donner le temps de confesser vos péchés et de demander pardon à Dieu, et qu'au lieu de recevoir une mort on en recevrait deux: la mort du corps et la mort de l'âme; il fallait donc se tenir toujours prêt si l'on voulait sauver au moins cette âme, et que d'abord, pour être bon soldat et bon patriote, il fallait commencer par être bon chrétien. Et sans me laisser faire aucune observation, il me dit: « Je vois, mon ami, que vous avez du repentir, que le démon de l'orgueil vous abandonne enfin. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je vous donne l'absolution; allez et que Dieu soit avec vous. »

Si M. l'aumônier ne m'avait pas entièrement convaincu de l'efficacité et de la nécessité du christianisme sur les champs de bataille, — puisque l'Évangile défend absolument de verser le sang, — du moins il m'apprenait ce que je tenais le plus à savoir: c'était que nous allions bientôt partir pour l'Italie. Et en effet, quelques jours après, on vint nous dire, un matin, de tenir nos tuniques et nos shakos prêts à être versés au magasin, que le bataillon allait partir le soir même pour la gare de Lyon. Une immense exclamation de joie retentit dans toutes les chambrées. Chacun s'empressa de pré-